

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

LE NOUVEAU MESSAGER

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville
Agrément n° P911404
Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE
Ne paraît pas en juillet et août
FEVRIER 2024 - N° 141 - 1€



141

LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Home Dejaifve, Comme une fleur au Shop in Stock, Al Goyette.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessenger.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Pierre-Jean Vandersmissen, Jean-Marc Chavanne, Augustin Chaussée, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet.

Ah l'amour, l'amour. Voilà un bien joli sentiment qui se promène dans le cœur des amants. On se rappelle des cœurs qui battent un peu plus vite lors des premiers *Je t'aime* murmurés et des mains ridées qui se soutiennent au fil du temps. Dans ce numéro vous découvrirez ces émois d'autrefois et ceux plus contemporains que nous présentent les élèves du Collège Saint-André.

L'amour de l'autre, de soi et de sa terre. Il est joli ce sentiment et universel surtout. Le week-end du 10 Février nous avons eu le plaisir de vous accueillir à l'exposition qui présentait non seulement l'histoire de votre journal mais plus largement celle de la presse locale et son évolution. L'amour de la connaissance.

C'est avec plaisir que nous avons échangé sur vos souvenirs, les odeurs de l'encre, les premiers usages d'internet. Le développement du journalisme est intimement lié au déploiement du chemin de fer, voyager donne envie de s'ouvrir aux autres et de mieux connaître les évolutions qui se vivent de l'autre côté de la colline. Avant donc de vous laisser découvrir les articles de l'autre côté de la page nous voulions vous présenter quelques photos réalisées lors de cette exposition. Les enfants des écoles de Fosses-la-ville se sont prêtés au jeu avec beaucoup d'amusement et nous sommes ravis de vous présenter ces clichés au petit goût d'autrefois quand les locomotives à vapeur rythmaient le paysage fossois.

■ Joannie Thys



Fragments (fossois) d'un itinéraire amoureux

Quand notre comité de rédaction me proposa de rédiger pour ce numéro du Nouveau Messager un article consacré à l'amour j'ai dans un premier temps beaucoup hésité. Certes le mois de février est bien celui durant lequel est fêté Saint Valentin mais qu'allais-je bien pouvoir raconter à propos de ce délicieux sentiment tout en déployant ma prose dans l'univers et le contexte fossois auquel est consacré notre journal ?

Difficile voire délicat de pérorer sur l'intimité de nos alcôves fossoises, de célébrer l'un ou l'autre couple qui se serait particulièrement illustré en la tendre discipline ou de raconter les exploits de l'un ou l'autre Dom Juan des pâchis locaux au risque de voir notre belle revue prendre la tournure d'un vulgaire tabloïd. Et puis, plus j'y pensais, moins le sujet me laissait tranquille. Chez moi la réflexion s'accommode souvent d'une ambiance musicale. J'étais bercé par la douce complainte du héros de Tosca quand il attend sous la voûte céleste son exécution et qu'il entonne « *E lucevan le stelle* », quand je me souvins que le titre de cette aria était aussi celui, emprunté à dessein, d'un des chapitres d'un petit essai que je relis régulièrement. Il a pour nom « *Fragments d'un discours amoureux* » et a été écrit par Roland Barthes.

Dans ce livre, le sémiologue décortique le langage écrit qui évoque l'amour. Sous le titre du grand air de Puccini, le philosophe évoque le souvenir amoureux, le passé. « *Les étoiles brillaient ; (...) L'imparfait est le temps de la fascination : ça a l'air d'être vivant pourtant ça ne l'est pas (...) ni oubli ni résurrection ; simplement le livre éprouvant de la mémoire.* » J'avais trouvé mon sujet avec la double différence que mes fragments ne seraient pas ceux d'un langage mais ceux d'un voyage dans la mémoire des lieux qui à Fosses pourraient évoquer l'expérience amoureuse ; mais ce voyage il se ferait d'une manière moins éprouvante qu'émouvante. Dans cette démarche je garderai aussi à l'esprit cet extrait de la Recherche du temps perdu quand Proust écrit que « *l'amour c'est l'espace et le temps rendus sensibles au*

cœur ». Et bien parcourons cet espace et remontons le temps. Je vous propose de partir à la recherche de quelques lieux jalonnant la « *Carte du Tendre* » fossoise. Je ne remonterai pas jusqu'aux bacs à sable de nos petites écoles qui ont pourtant vu s'échanger des regards qui ne se

sont plus quittés. Allons plutôt à la recherche de ces « *spots* » comme on dit aujourd'hui qui ont vu se former et s'affermir tant de relations amoureuses.

Notre voyage traversera aussi le temps pour remonter à une époque où ce n'était pas sur des écrans que se

nouaient des vies. Il n'y a rien de plus individuel qu'une relation amoureuse aux antipodes des réseaux que l'on dit sociaux. J'en appellerai donc - et ceux qui trouveraient ma démarche ringarde n'auront qu'à tourner les pages - à la nostalgie d'une époque révolue certes mais qui laissera plus de traces qu'un SMS. Où se rencontraient les cœurs à prendre ? Pas de goûter matrimonial à Fosses mais des festivités. Moins sans doute à la Laetare, trop froid, trop sombre encore qu'à ces fêtes qu'on organisait chaque fin d'été à Fosses ainsi que dans les hameaux et villages de l'entité.

Devant la Collégiale, chez Maurice Bruges par exemple dans une salle à l'arrière de ce café qui remontait à la fin du 19ème siècle et qui avait eu parmi ses fondateurs l'épouse d'un curieusement prénommé Philadelphie. On y dansait les soirs de la fête de septembre jusqu'au petit matin et bien des idylles s'y sont nouées. C'était un temps où il n'était pas question que les jeunes filles sortent seules. Quand les parents n'accompagnaient pas, un chaperon dissuasif n'était jamais bien loin. Là s'échangeront pourtant les premiers baisers



souvent timides en début de soirée et résolument torrides après minuit... C'était aussi l'occasion de rivalités amoureuses surtout quand s'aventurait un ou l'autre groupe de jeunes hommes venus d'ailleurs tenter de rejouer « *l'enlèvement des Sabines* ». Dans les hameaux les petits bals de la fête avaient un charme plus champêtre ce qui n'enlevait rien à la fougue amoureuse. Qui se souvient de la petite guinguette de Névremont plantée juste au coin formé par la route de Taminés et la rue du Cortil-Mozet. Ce vénérable bastringue était animé par un incroyable limonaire qui tenait lieu d'orchestre et dont la musique fut pourtant suffisamment romantique pour faire vaciller de nombreux cœurs. Et de ces petits bals naissaient de réelles passions qui aboutissaient quelques mois plus tard devant l'autel de la collégiale ou des églises des villages pour un engagement à vie (à l'époque Beigbeder n'aurait pas osé écrire son roman « *L'amour dure trois ans* »). Mais avant de se présenter devant Monsieur le Curé ou devant Monsieur le Bourgmestre il y avait l'étape des fiançailles ; plus ou

moins longue (toujours trop pour les intéressés), cette période prenait pour les tourtereaux volontiers l'allure d'une quarantaine puisque pour eux le but était de s'isoler, de s'enfermer dans une douce solitude à deux. On les voyait alors partir main dans la

main comme pour mieux assurer, à l'égard des autres, leur mutuelle possession. Leurs pas les conduisaient vers des endroits dont la discrétion leur permettait de dissimuler leur bonheur aux envieux et parfois aussi aux parents quand ceux-ci ne voyaient pas d'un trop bon œil certaines alliances. On les retrouvait au Grand Gau du côté du Bossu Pont, dans le Bois des Mazuis ou du côté de la Folie.

Ceux qui conservaient un peu de sociabilité montaient jusqu'au Benoit où ils retrouvaient l'été nombre de Fossois qui, au début du siècle précédent, y venaient prendre un peu de fraîcheur et à l'occasion une petite goutte ou une bonne bière dans un des 5 cafés sur les 7 habitations qui s'y trouvaient. Nos jeunes amoureux avaient bien entendu eu le temps de s'isoler dans le Bois de Sainte Brigide. Les plus courageux poussaient jusqu'au Lac de Bambois pour une partie de canotage digne des beaux tableaux d'Edouard

Manet. Souvent les premiers glissements sur l'eau y prenaient l'allure d'une régate, le but étant de se retrouver au plus vite derrière l'îlot à l'abri des regards. Et quand le beau temps n'était pas au rendez-vous, les strapontins et l'obscurité du cinéma le Lido de la Rue de Bruxelles (avant qu'elle ne devienne rue d'Orbey) leur offraient depuis 1935 accueil et confort. Plus tard, fin des années 60 et début des années 70, les tourtereaux eurent à Fosses d'autres possibilités de s'enlacer publiquement que dans les petits bals des fêtes et purent peaufiner leurs parades amoureuses dans des lieux plus modernes mais aussi plus bruyants. D'abord ce fut le Bambois qui, avant de devenir et hélas finir restaurant, fut le premier Dancing de Fosses et ensuite ce fut le vénérable Château du Chêne qui se transforma en discothèque.

J'aurais pu aussi évoquer le rôle des transports (autrement qu'au sens figuré du mot lequel sens aura servi à ces pages de filigrane) dans la vie amoureuse fossoise. Incontestablement l'arrivée

du train en 1879 a permis d'ouvrir d'autres pages de l'aventure amoureuse ; celles des aller-revoir sur les quais mais aussi celle des retours. Sans oublier les autobus car je connais bien au moins un couple dont l'idylle s'est nouée sur le bus n°10... Ces amoureux dont nous venons de suivre les traces ils ont vieilli. Il y



Edouard Manet

en a, mais ils ont tendance à devenir une espèce rare, qui ont même dépassé le demi siècle de vie commune et certains ont eu pour ultime étape de leur carte du Tendre ce beau plateau de Sainte Brigide devant lequel insouciant ils étaient passés autrefois pour rejoindre le Benoit. J'en terminerai par un petit clin d'œil. Connaissez-vous la Rosière ? Je voudrais en fait que ce lieu fut la première étape de notre itinéraire amoureux. Une Rosière c'était dans le passé une jeune fille que la communauté choisissait pour sa vertu et pour sa pureté. On vient d'inaugurer le parking qui porte son nom et ceux qui l'ont aménagé l'ont agrémenté d'une sorte de jetée en bois qui ne va nulle part et qui s'arrête suspendue face à une nature encore sauvage et donc prometteuse. Que diriez-vous si nous faisons de cette improbable autant qu'étrange construction pour toutes nos rosières fossoises un embarcadère pour Cythère ?

Un **fossois** autour du **monde**

Marche arrière... Depuis longtemps j'avais l'idée de traverser l'Iran. Ce pays immense à la réputation sulfureuse. Les médias m'en donnaient régulièrement une image terrible et les voyageurs que je croisais un récit tout autre. Selon ces derniers les populations étaient d'une gentillesse extrême, cultivaient avec délice la tradition orientale de l'hospitalité et le coût de la vie était tellement dérisoire qu'il donnait l'envie d'y rester plus longtemps que prévu.

Au fur et à mesure que je m'approchais de cette mythique frontière, les rumeurs se faisaient de plus en plus fortes. Mes proches étaient très inquiets et nous imaginions pour rire des stratagèmes dignes des meilleurs romans d'espionnage pour rester en contact. Les ambassades déclinaient toute responsabilité et m'avaient prévenu que si je franchissais cette frontière ils ne pourraient m'être d'aucun secours. La tension entre les récits merveilleux et les fantasmes morbides grandissait de jour en jour.

J'avais reculé à l'extrême le moment de prendre la décision. J'avais attendu d'être seul. Je m'étais posé en Arménie, à Yerevan, la capitale, pour faire le point. La situation évoluait de semaine en semaine. La frontière entre ces deux pays restait franchissable. L'Iran s'était même porté au secours de l'Arménie qui quelques mois auparavant s'était vue amputée d'une province entière, le Haut Karabakh après son siège par l'Azerbaïdjan. Le Haut Karabakh avait pourtant proclamé son indépendance il y a quelques années. Mais celle-ci n'est pas reconnue par l'ONU, ni même par l'Arménie et encore moins par l'Azerbaïdjan. Il y aurait un conflit entre deux notions du droit international

: d'une part le droit à l'autodétermination des peuples et d'autre part l'intégrité territoriale des pays qui se verraient contraints de perdre une partie de leur territoire. Vous voyez l'imbroglio.

Et puis, pour bien complexifier l'affaire, vous avez d'un côté la Russie, la Turquie et même Israël qui soutiennent l'Azerbaïdjan, ce petit pays producteur de gaz et de pétrole; et de l'autre l'Europe et l'Iran soutiennent l'Arménie. C'est pourquoi la frontière Irano-Arménienne reste ouverte. Ce qui pour moi était une bonne nouvelle.

J'avais entamé les démarches auprès de l'ambassade d'Iran mais elles traînaient interminablement. Un ami voyageur, rencontré quelques semaines plus tôt, m'avait conseillé de passer par une agence. Et effectivement en échange d'une centaine d'Euros j'avais pu obtenir le précieux sésame en trois jours seulement. Je n'avais plus qu'à aller le chercher à l'ambassade d'Iran à Yerevan.

Je logeais alors dans le petit foyer communautaire où nous partagions cuisine et salle de bain. J'avais sympathisé avec un couple d'Iraniens, qui se proposèrent immédiatement de m'aider dans les démarches auprès des officiers. Les méandres



Route d'Arménie

de l'administration perse sont nombreux paraît-il et les subtilités de langage font toute la différence m'ont-ils assuré. Mes nouveaux amis iraniens ont pesé lourd dans la balance. Ils m'ont littéralement, de jour en jour, découragé de franchir la frontière. Ils pourraient me protéger quelques temps disaient-ils, mais pas toute la durée de mon voyage. Selon eux je pouvais aussi oublier mes publications sur internet, mes photos et mes animations dans les écoles. Il me serait très difficile, voire interdit d'interviewer des personnes et je devrais constamment me tenir sur mes gardes face aux policiers, à l'armée et éviter soigneusement la police politique. Le tableau qu'ils m'en dressaient était assez inquiétant et au fur et à mesure que nous en parlions mon enthousiasme s'émoussait. J'étais aussi, par chance, en contact avec d'autres voyageurs qui traversaient ce mystérieux pays. Le coup de grâce me fut asséné par un ami autrichien qui ne m'appela que lorsqu'il était arrivé au Pakistan. Il me raconta son périple et conclut par un terrible « *si c'était à refaire... j'évitais* ».

J'ai broyé du noir toute une nuit. Je ne savais plus à quel saint me fier. Les légendes merveilleuses colportées par des touristes audacieux, des vanlifers téméraires et des cyclotouristes ambitieux ou les récits alarmants de personnes plus ou moins proches de moi. Le choix semblait se jouer à une étrange loterie qui en ferait de cette partie du voyage un paradis ou une prison. Et j'ai finalement tranché pour la sécurité. J'ai choisi de ne pas prendre le risque. Je ne voulais pas hypothéquer le reste de mon tour du monde.

Avec une profonde tristesse, pour la première fois, j'ai cédé à la peur. Je ne saurais jamais si c'était la mienne ou celle des autres. La question me poursuit encore. J'entends encore des témoi-



gnages qui vont dans un sens et puis dans l'autre continuant de me bouleverser. Mais j'ai tranché. J'ai donc décidé de contourner l'immense Perse en faisant un grand détour par le golfe arabique. J'ai essayé de me convaincre que cela fait partie du voyage. Il faut parfois rebrousser chemin et accepter de changer de route. C'est donc avec tristesse que j'ai quitté l'Arménie. Ce pays restera pour moi, empli de nostalgie et de rencontres intenses et attachantes. Un pays martyr aussi qui, entouré par des empires souvent belliqueux, n'a que l'histoire et la morale pour refuge. L'hiver, qui avait entamé sa conquête, ajoutait sa touche blafarde au tableau. C'est sous la pluie, la neige fondante et le brouillard que je re-franchis la fron-



tière avec la Géorgie que j'avais traversée un mois auparavant. Tbilissi n'est qu'à 3 heures de route de la capitale arménienne. J'y arriverai sûrement avant la nuit.

A l'aller le contrôle n'avait pris que 15 minutes. Au retour l'attente fut bien plus longue. On eut dit qu'ils ne voulaient pas me laisser sortir. Un militaire arménien se fâcha que je ne retrouve pas le document de l'importation du véhicule. Il menaçait de confisquer DonaVan, ma précieuse maison roulante, si je ne le retrouvais pas. Le brouillard givrant épaississait la buée de mes lunettes et de toute façon j'étais bien incapable de lire un document rédigé en Arménien. Il prit avec autorité la pile de feuillets que je gardais précieusement dans une pochette plastique sans que je ne puisse rien dire. Quelques interminables minutes plus tard, il agita sous mon nez le fameux document. « *C'était pas si compliqué* » affirma-t-il avec satisfaction dans un improbable anglais. Je pus enfin parcourir les 100 mètres jusqu'au guichet suivant. J'étais soulagé mais sidéré.

On contrôla mon véhicule sommairement mais plusieurs fois. On me posa plein de questions auxquelles j'estimais, sans les comprendre, qu'il fallait répondre « *non* ». Le ton était jovial mais je me méfiais. La nuit était tombée maintenant. Je devrai rouler de nuit jusqu'à Tbilissi, c'est certain. Je savais qu'on m'attendait, mais je savais aussi que dans quelques kilomètres je n'aurais plus ni téléphone ni internet. Au dernier guichet, on m'annonça que j'avais deux amendes pour excès de vitesse à payer si je voulais quitter l'Arménie. Je n'en croyais pas mes oreilles. DonaVan faire des excès de vitesse ? Ça paraissait impossible et pourtant si ! On m'imprima les photos prises par des radars routiers. Moi qui pensais que

ces portiques n'enregistraient que les plaques... J'avais, par deux fois, dépassé la limite autorisée de respectivement 2 et 5 km/heure. Dont coût 25 euros. Il me restait heureusement quelques Drams (monnaie arménienne). Depuis mes aventures à la frontière turque, je sais qu'il faut garder de la monnaie locale. Mieux vaut faire le change après la frontière qu'avant. Il fallut une bonne heure à l'employé pour sortir de je ne sais quel bureau et arriver au guichet. Il devait probablement être en heure de table. Les heures passaient et la nuit avançait.

Côté géorgien on me félicita d'avoir pris une assurance par internet. Je savais que c'était obligatoire. On me fit un grand sourire et on me dit : « *go go go !* ». Et puis à la dernière seconde, comme un Colombo qui fait une fausse sortie, un douanier obséquieux s'inquiéta du carnet de vaccination du chien. Tout était pourtant bien en ordre. Mais je devais subitement absolument aller voir le vétérinaire de garde. Une nouvelle heure d'attente pour un contrôle de 5 minutes. Je l'avais visiblement tiré d'une sieste napoléonienne à voir ses yeux groggy. Comme moi il se demandait pourquoi tant de zèle pour si adorable toutou. Avant de reprendre la route, j'envoyai un dernier message à mes hôtes. Je n'arriverai que vers minuit. « *Ne t'en fais pas* » reçu-je comme réponse. « *On a fait de la soupe, on t'attend !* ».

Il était près de minuit quand j'arrivai enfin à Tbilissi. La soupe était plus délicieuse que jamais.

■ Thierry Wenes



La rue d'une **personne**



La rubrique de l'oncle Jean

Ou Balade inédite sous le regard de Cupidon ? Il existe dans le centre de notre cité pas mal de ruelles qui pouvaient permettre les premiers baisers, les premiers rendez-vous de St Valentin, les promenades discrètes main dans la main, ... Des ruelles où dévale la pluie, ruelles en V qui semblent maintenant presque oubliées, ruelles à califourchon entre le temps d'antan et le temps de demain, vieilles ruelles où le temps semble s'être éteint...

Il en existe une qui, de par son nom, pouvait sembler plus propice aux rapprochements amoureux entre deux amants : celle-ci devait être si étroite qu'elle n'aurait pu y laisser passer qu'une seule personne à la fois (ou deux très étroitement enlacées)... Il s'agit de la Rue d'une Personne ! Il s'agit en fait plutôt d'une ruelle en forme de fer à cheval, allant du bas de la rue du Postil (à côté de l'ancien Café des Pompiers, maison de Mme Charue) à la rue des Egalots (juste à côté de l'estaminet Al Goyette). Elle remonte également vers la Ruelle des Remparts. Sur l'ancienne carte de Debarsy de 1843, elle portait le nom de Rue Massinois.

Était-ce celui d'un habitant ?

Et pourquoi maintenant « d'une personne » ?

Parce qu'une seule personne y habitait ?

C'est peu probable, il y a là deux habitations et l'arrière de 2 autres. Parce qu'une seule personne peut y passer ? L'explication ne tient pas non plus : des voitures y ont leur garage !

En décembre 1991, M. Jacques François nous dit qu'il pourrait s'agir de la « Rue DU personne » car il a trouvé une citation analogue à Florennes et il pense que la ruelle fossoise est liée au Chapitre

des Chanoines. En effet dans les chapitres anciens et notamment au 15^e siècle, les 2 chanoines qui avaient charge d'âmes pour les paroissiens s'appelaient l'un « le Vesty » et l'autre « le Personne » (son adjoint, remplaçant ou vicaire dirions-nous aujourd'hui). Cette explication nous touche puisque nous avons la Porte du Vestit, entre la Place du Marché et la Place du Chapitre : porte de communication directe entre la ville des bourgeois et la ville des chanoines, et c'est par là que plus tard, le curé de la paroisse gagnait la collégiale.

Notre Oncle Jean quant à lui, nous écrit qu'il a trouvé que le chanoine Theys, dans son « *Histoire de Fleurus* » cite le Personne de Fleru dès 1265. Il y précise en outre la différence entre le curé et le Personne et souligne que les Anglais appelaient leur pasteur « parson ». Ce mot « Personne » vient du latin persona, dans le sens d'acteur, rôle et de là celui qui joue un rôle ou exerce une fonction.

Il y a peu de choses à dire sur cette Rue d'une Personne. On sait seulement qu'en 1905, la Députation permanente autorisa Mme Veuve Leborne à « *voûter un ruisseau de décharge passant dans leur propriété et prenant naissance au Moulin du Joncquoy pour aboutir au canal rue des Egalots* ».



Avant 1954



Apparemment ce voûtement ne se fit pas car notre Oncle Jean se souvient avoir été jouer dans ce ruisseau entre 2 hauts murs de jardins, venant de la Ruelle des Remparts (à côté de la maison de Jean Piéfort) : ce ruisseau était d'ailleurs plein de sangsues nous dit-il !

Ce ruisseau ne fut couvert que vers 1967-1968. L'anecdote la plus connue de cet endroit est que ce voûtement s'effondra sous le poids d'une grue amenant une maison préfabriquée pour M. Richard Legrain précisément au bas de cette Rue d'une Personne. Nous avons pu retrouver d'anciennes photographies de cette anecdote grâce à Paule Piéfort, la fille de Jean Piéfort, qui habitait juste à côté de cette Rue d'une personne.



Sachez enfin, que cette partie de la Rue d'Une Personne porte plus souvent maintenant le triste nom de « *Ruelle aux strons* » (à cause des déjections canines qu'on y retrouve à chaque pas) !

Boum, badaboum, patatras... Adieu romantisme, tendres baisers échangés ou promenade au clair de lune étroitement enlacés sous le regard de Cupidon...

Il y est maintenant préférable de regarder où nous mettons les pieds plutôt que de se regarder tendrement dans les yeux !

■ Brigitte Romain



Quand on aime, c'est le **cœur** qui choisit

Pour ce numéro spécial sur le thème de l'amour, en petits groupes, des élèves de Saint-André se sont prêtés au jeu du journalisme. Un sujet sur lequel ils ont de nombreuses choses à dire. Les réunions furent tumultueuses et les idées fusaient. S'ils voulaient vous présenter leur avis sur la question il était important aussi pour eux d'inscrire leurs réflexions dans un contexte plus historique et ce fut pour eux l'occasion d'en parler en famille, avec leurs parents et grands-parents mais aussi d'aller à la rencontre d'inconnus pour expérimenter cet exercice délicat de l'interview.

Parmi les jeunes rédacteurs et rédactrices, les avis divergent, nous y croisons un jeune Lover aux boucles blondes qui aime sans mesure et sans compter tandis que les jeunes filles semblent plus prudentes et réservées citant sans le savoir les Rita Mitsouko : « les histoires d'amour finissent mal, en général. » dès lors autant s'en protéger.

La première question qui fut posée interrogeait notre rapport à l'attraction physique et son éventuelle évolution à travers les époques. Spontanément, les jeunes répondent que le physique est très important pour eux : « Si une fille fréquente un garçon plus petit qu'elle cela peut être mal vu, si celui-ci est beaucoup plus mince qu'elle c'est bizarre aussi » et c'est probablement à cause des réseaux sociaux nous disent-ils, en effet, la photo de la personne, son apparence est la première et la seule chose que l'on voit.

Entre les personnes interrogées, ils retiennent ces trois interventions fort différentes. Commençons par le jeune homme de dix-neuf ans : « si ma copine ne m'avait pas plu physiquement, je ne serais jamais allé vers elle, il était important qu'elle soit fine avec des belles formes pour que j'aie envie de lui demander son numéro de téléphone. ».

L'avis suivant nous vient d'une jeune femme d'une trentaine d'années qui nous confie : « J'avais vu une photo de lui sur les réseaux sociaux et c'est

son sourire qui m'a charmée, il y a eu un certain feeling et depuis... nous sommes mariés ».

Enfin, ils rencontrèrent un monsieur de quatre-vingts cinq ans qui leur avoua que « Pour nous, rien n'a joué physiquement, nous étions ensemble à l'école, nous nous entendions bien et nous nous sommes revus plusieurs fois après les cours. Je n'étais pas vraiment attiré physiquement par elle mais j'adorais ses principes et ses valeurs ».

Toutefois il est important de nuancer ces réponses elles ne reflètent pas l'ensemble des points de vue et heureusement. Sur la question du rapport à l'âge, les avis semblent un peu plus tranchés : « aujourd'hui on fait plus attention, un garçon majeur avec une fille mineure ça ne se fait pas, on ne voudrait quand même pas finir en prison » nous dit un jeune homme.

La trentenaire catégorique enchérit : « Je ne veux pas être avec un homme plus jeune ou plus âgé que moi. Nous devons être de la même année de naissance ».

Le retraité est lui plus modéré et avoue que de son temps : « l'âge n'était pas tabou au point que ma première épouse avait douze ans de moins que moi ». Toutes et tous s'accordent à dire que

peu importe l'âge la vraie question est celle du consentement. Et finalement, l'âge n'a que peu d'importance pour un cœur amoureux.





Quant aux relations intimes, et à la place qu'occupe la sexualité dans le couple, les rédactrices et rédacteurs ne remarquent pas de changements notoires dans les histoires partagées par leurs aînés ou vécues par leurs amis et amies. Ils nous disent : *« nous pensons que les relations intimes occupent la même importance au sein du couple, cependant le rapport à la sexualité a évolué, plus les personnes interrogées étaient âgées plus la discrétion et l'intimité du couple avaient de l'importance pour eux. »* Aujourd'hui, dans l'ensemble *« nous sommes moins discrets et réservés, c'est plus facile de parler de choses intimes concernant le couple »*.

Enfin, la question de la fidélité ne relève pas, selon nos journalistes en herbe, d'une époque mais des valeurs partagées par les partenaires et de l'éducation reçue. Et nous rappelons, après avoir lu de nombreux faits-divers dans le Messager de Fosses notamment dans un numéro de 1890 que l'infidélité n'est pas une raison valable



pour commettre un assassinat : *« Il y a une quinzaine de jours, une femme de Lesves surprise par son mari en flagrant délit d'infidélité, a été tellement maltraitée par lui qu'elle en est morte quelques jours après. Le parent avec qui elle avait des relations coupables est parvenu à se sauver, mais seulement après avoir reçu du mari trompé force preuves d'amitié, bien différentes de celles que lui prodiguait sa belle-sœur »*.

L'important souligne les jeunes journalistes est d'abord de se respecter pour respecter l'autre. Il n'y a pas de formules magiques à l'amour, il faut oser prendre des risques et faire confiance à ses émotions.

■ Soline, Tia, Isaline & Elona

Ecriture collective avec les journalistes en herbe de Saint André



Découverte des villages de Fosses-la-Ville

Le Syndicat d'Initiative vous présente sa nouvelle série « À la découverte des villages de Fosses-la-Ville », série dans laquelle nous allons dévoiler une partie des richesses des villages de notre entité. Ce numéro est consacré au village de Le Roux !

Le Roux, comme les villages de Sart-Saint-Laurent et Sart-Eustache, tient son nom du défrichement des terres où il s'est implanté vers l'an mil. Mais l'histoire de l'occupation des lieux remonte à bien plus longtemps. On a ainsi découvert : des silex datant de la préhistoire dans des grottes situées à l'ouest du village ; des preuves de l'extraction du minerai de fer par les Gaulois et une importante villa romaine datée du 2^e siècle de notre ère.

Connu au 12^e siècle sous le nom de « Ruez », le village deviendra « Roulz » au 16^e siècle. Ce nom viendrait du mot « Rode » qui, en moyen néerlandais, signifiait « défrichement ». Mais pourquoi un nom avec cette origine ? Du Moyen-Âge jusqu'à la Révolution française, Le Roux était une dépendance d'Aiseau, où se trouvait le prieuré



Chapelle Saint-Roch - Photo Jean-Louis Kint

d'Oignies, et faisait partie du duché du Brabant. Il s'agissait alors d'un petit territoire isolé entre le comté de Namur et la principauté de Liège. Ce n'est qu'en 1819 que Le Roux finit par rejoindre la province de Namur et, en 1977, la commune de Fosses-la-Ville.

Les 1460 habitants, appelés les Roveliens, ne

manquent pas d'occasions pour se retrouver :

- la fête du village qui voit sortir Marguerite, la plus célèbre des limotches, et Mazarac, le seul géant sanguinaire de Wallonie (fin août).

- les sorties des Marches folkloriques dont le village peut s'enorgueillir d'en posséder deux : la Marche Royale de Sainte-Gertrude de Le Roux (15 août) et la Marche et Escorte du Saint-Sacrement de Le Roux, relancée en 2017 (entre mi-mai et mi-juin).

L'église paroissiale date du début du 19^e siècle et est dédiée à sainte Gertrude de Nivelles, la patronne du village. Vous pourrez y observer une exceptionnelle statue du 17^e siècle représentant la sainte ainsi qu'une relique dans son socle.

On trouve à Le Roux deux chapelles remarquables. La première est surnommée « La chapelle aux rats ». Son nom lui vient du fait que Gertrude, sainte patronne des jardiniers et des chats, est vénérée pour faire fuir les rongeurs. Elle est ainsi souvent représentée en présence de rongeurs. La seconde chapelle, plus ancienne est dédiée à saint Roch. Elle avait été construite au milieu du 18^e siècle pour empêcher la propagation d'une épidémie de peste.

Le village de Le Roux est évidemment et tristement connu à cause des combats sanglants qui s'y sont déroulés en août 1914, au début de la Première Guerre Mondiale. La nécropole française de la Belle-Motte, récemment reconnue au Patrimoine Mondial de l'UNESCO, est située entre les villages de Le Roux et Aiseau. Elle accueille plus de 4000 dépouilles de soldats français tombés lors de la bataille de la Sambre, faisant de cette dernière un des plus grands cimetières militaires français sur le sol belge.

■ L'équipe de ReGare



Église Sainte-Gertrude - Photo Marine Georges